

sec, et ne peut laisser échapper qu'une poussière également sèche lorsqu'il est froissé.

Installés et escortés comme nous le sommes, avec nos ombrelles tendues sur nos têtes, nous aurions pu figurer avantageusement dans les mascarades qu'on voit détalier dans les fêtes carnavalesques de nos grandes villes. Aussi paraissions-nous exciter quelque intérêt à tous ceux qui nous rencontrent, toutes ces faces noires ont l'air surprises d'un tel accoutrement.

Mais nous avons compté sans les cailloux et les ornières de la route, qui nous sassent comme si nous étions dans une véritable trémie. Malgré la lente et paisible marche de la bête, chaque pas imprime une secousse de recul à nos sièges, si bien qu'il nous faut lutter incessamment pour retenir nos chaises sur le plancher de la voiture. Nous reconnaissons bientôt que la seule position tenable est de rester debout, et que nos chaises ne sont qu'un embarras de plus pour ajouter à notre malaise.

Aussitôt en dehors du village, qui ne se compose que de quelques cabanes, la route est à peu près déserte. Ces cabanes paraissent toutes occupées par des coolis ; on les voit aux portes en costume encore plus simple que ce que nous avons jusque là rencontré. Les hommes qui paraissent à leur temps de repos, ne portent qu'une simple serviette à la ceinture, et sont presque partout étendus sur des bancs ou tréteaux en bois brut pour se livrer au sommeil. La route serpente à travers des arbrisseaux étalant par-ci par-là des masses de fleurs des plus brillantes. Le terrain est partout sablonneux et extrêmement sec. Nous voyons sur le bord du chemin, surtout lorsqu'il se trouve ombragé par quelque grand arbre, de nombreux ananas qui poussent là spontanément ; mais comme toutes les plantes sans culture, ils paraissent très maigres, peu succulents, à chair très pauvre. La chaude asphalté est, dit-on, très favorable à leur croissance, mais le manque d'eau et l'absence de tout soin donnent à ces fruits sauvages, d'ordinaire si savoureux, une bien chétive apparence.